557

Un
Mois de Fidélité.
768.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Biblioth.

UN MOIS DE FIDÉLITÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Achille Dartois et Moreau,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 21 NOVEMBRE 1835.

768.

DEUXIÈME ÉDITION.

3843 B

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALFRED DE SAINT-IVES...	M. BRESSANT.
SYMPHORIEN DUVERDIER.	M. RÉBARD.
COLAQUIN, paysan.....	M. ADRIEN.
UN PAYSAN.....	M. GEORGE.
SOPHIE DE SAINT-IVES, femme d'Alfred.....	Mlle ATALA.
EUGÉNIE DUVERDIER, femme de Symphorien.....	Mlle PAULINE.
DENISE.....	Mlle DUPONT.

La scène se passe à la campagne de Mme de Saint-Ives.

Le théâtre représente une salle ouverte sur un jardin, portes d'appartemens à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

COLAQUIN, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR, *entrant.*

AIR *du Philtre.*

Dis-nous donc pour quelle fête,
Tu veux que chacun s'apprête?
Pour qui nous d'vons nous réunir?
Pour qui nous d'vons nous divertir?

Dis-nous donc! dis-nous donc!

COLAQUIN. Ah ça! mais qu'est-ce que ça vous fait, pourvu que ça soye? mettez vos beaux habits, qu'on vous dit, et tenez-vous prêts à sauter avec vos femmes, vos filles et vos jambes, accompagnées de leurs mollets.

UN PAYSAN TRÈS-MAIGRE. Mais les ceux qui n'a ni femme, ni filles, ni mollets?

COLAQUIN. On sera indulgent pour les infirmes.

LE PAYSAN. Mais ça ne dit pas le sujet du pourquoi?

COLAQUIN. Le sujet du pourquoi? c'est une noce ou un mariage.

LE PAYSAN. Et de qui?

COLAQUIN. Et de qui? est-y interrogatoire, celui-là?... il demande : et de qui?... et ça lui crève les yeux.

LE PAYSAN. Ah! c'est lui! c'est Colaquin!

TOUS. C'est Colaquin! c'est Colaquin!

COLAQUIN. Eh! oui, c'est Colaquin...

AIR *de jadis et aujourd'hui.*

Je suis trop amoureux d'Denise,
Y n'y a plus moyen d'y tenir;
J' suis capabl' de fair' queuqu' bêtise!
Pour peu qu'on tarde à nous unir;
Si l'nœud d'hymen se fait attendre,
J' veux m'périr, tant je suis malheureux!...
Y m'faut l'épouser ou me pendre...
J'n'ai qu'à choisir entre deux nœuds.

LE PAYSAN. Et tu prends celui du mariage?

COLAQUIN. Ainsi, à tantôt; on dansera et on boira, c'est moi qui régale... aux frais du château, bien entendu.

TOUS. Oui! oui!

COLAQUIN. Tenez-vous prêts, j'vous avertirai.

REPRISE DU CHŒUR.

Allons donc, pour cette fête
Que chacun de nous s'apprête,
Car il viendra nous avertir
Quand il faudra nous divertir!

(Ils sortent tous ; Colaquin les reconduit. Denise a paru sur la fin de la scène.)

SCENE II.

DENISE, COLAQUIN.

COLAQUIN. Te v'là, Denise?

DENISE. Oui, me v'là, j't'ai entendu, et m'est avis qu't'as fait un' bêtise, Colaquin.

COLAQUIN. Moi!... j'en suis impossible!... un'bêtise!

DENISE. Dam! d'parler comme ça d'un mariage qu'est pas pus sûr...

COLAQUIN. Comment, qu'est pas pus sûr!.. Est-ce que Mme de Saint-Ives, ta marraine, t'a pas promis de te marier avec un'bonne dot et un beau garçon, au r'tour d'son mari?

DENISE. Eh bien?

COLAQUIN. Eh bien?... est-ce que c'est pas aujourd'hui qu'il arrive?...

DENISE. Qu'il arrive... d'abord y n'est pas encore arrivé, et quand ben même qui serait là, tu sais ben qu'not' maîtresse n'doit nous unir que si monsieur lui est resté fidèle.

COLAQUIN. Tu, tu, tu.

DENISE. N'y a pas de tu, tu, tu... ça dépend de la fidélité d'un mari.

COLAQUIN. Mais ça n'a pas l'sens commun à madame, d'placer not' bonheur sur une chose aussi casuelle.

DENISE. C'est ben vrai!

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Fair' dépendre tout notr' bien,
D' la fidélité d'un homme,
Voilà pourtant, voilà comme
On n'est jamais sûr de rien!...
Que d'accidens on redoute!
A vot' crainte tout ajoute,
D' son bonheur toujours on doute;
Il aurait valu bien mieux
Le fair' dépendr', sur mon ame,
D' la fidélité d'une femme...

COLAQUIN.

Ça n'eût pas été douteux! (*bis.*)

DENISE. Avec ça que M. Alfred est tout jeune et ben gentil; c'est que s'il n'était pas fidèle, ma marraine m'a dit que j'resterais fille toute ma vie.

COLAQUIN. Par exemple! ça s'rait exorbitant... rester fille toute ta vie!

DENISE. D'abord, je ne pourrais jamais attendre si long-tems que ça.

COLAQUIN. C't'apendant, un' vieill' fille, c'est respectable; avec des mitaines, un gros chat et un' moue... un' moue... tiens, comm' ça.

(Il fait la moue.)

DENISE. Finis donc, tu m'fais peur!... Pus souvent que j'aurai des mitaines, un gros chat et un' moue!

COLAQUIN. Ah! mais dis donc, v'là queuqu'chose qui entre dans la cour.

DENISE, *regardant.* Queuqu'chose!... Pardine! c'est un'chaise d'poste, et not'maître qu'en descend.

COLAQUIN, *regardant.* Avec un autre monsieur!

DENISE. Vraiment, oui! queu bonheur!

COLAQUIN. Là! tu vois ben qu'j'étais sûr qu'il arriv'rait à c'matin; faut lui d'mander des nouvelles de sa santé.

DENISE. T'es bête! sa santé, ça s'voit sur sa figure, faut lui d'mander des nouvelles d'sa fidélité.

COLAQUIN. T'as raison, c'est là l'hic.

SCENE III.

LES MÊMES, ALFRED, *puis* SYMPHORIEN.

ALFRED, *à la cantonnade.* Par ici! par ici!

SYMPHORIEN. Me voilà! me voilà!

ALFRED. Arrive donc!

SYMPHORIEN, *il entre en se tenant le nez.* Tu vas un train de poste.

ALFRED. Qu'est-ce que tu as donc?

SYMPHORIEN. J'ai, j'ai que je me suis cogné le nez contre un arbre.

COLAQUIN, *riant.* Ah! c'monsieur qui s'est cogné le nez!...

DENISE. Y a d'quoi!

SYMPHORIEN. Sont-ils bêtes de planter des arbres dans les jardins!

COLAQUIN. Où c'qui veut donc qu'on les plante?

ALFRED, *riant.* Ah! ce pauvre Symphorien!

COLAQUIN, *à Denise.* Comment donc qu'il l'appelle ce grand flandrin-là?

DENISE. Symphorien.

COLAQUIN. *Cinq fois rien?* Ça peut pas t'êtr' grand'chose; dis donc, faut nous montrer.

DENISE, *à Alfred.* Bonjour, monsieur.

ALFRED. Ah! c'est toi; bonjour, petite!

COLAQUIN. Et puis moi.

ALFRED. Ah!... bonjour, nigaud.

COLAQUIN, *à part.* Comme il a la parole avenante?

DENISE. J'courons avertir madame.

Denise, Colaquin, Alfred, Symphorien

COLAQUIN. Oui, courons.

(Ils vont pour sortir.)

DENISE, *revenant*. Ah! j'oubliais! Dites donc! monsieur, avez-vous t'y été fidèle?

ALFRED. Tu es bien curieuse.

COLAQUIN. Oui, là, monsieur, sans me flatter, avez-vous t'y été fidèle?

ALFRED. Eh oui! j'ai été fidèle, petite sournoise.

DENISE. Ah! nous v'là des bons!

COLAQUIN. Quelle surprise pour madame!

ALFRED. Allons, tais-toi, et vas préparer une chambre pour mon ami Symphorien.

COLAQUIN. Votre ami, M. *Cinq fois rien?*... ah! c'est différent!..

SYMPHORIEN. Comment, c'est différent?...

COLAQUIN. Oui.... parce que d'abord j'croyais, j'avais l'idée..... mais j'vas tout d'suite. (*Dans le fond, chuchotant avec Denise*). Dis donc, il a été fidèle!

DENISE. Il a été fidèle.

ALFRED. Eh bien! eh bien! ça finira-t-il?

COLAQUIN ET DENISE. Voilà! voilà! (*S'en allant chacun d'un côté*). Il a été fidèle!

SCENE IV.

SYMPHORIEN, ALFRED.

SYMPHORIEN. Ah! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc tes domestiques avec leur *Cinq fois rien?* je ne m'attendais pas, en venant ici, à être écorché de cette manière.

(Il se tâte le nez.)

ALFRED. Bah! ce sont des paysans.

SYMPHORIEN. Tu aurais dû leur dire que je me nommais Symphorien Duverdier. Mais pour toi-même, qu'avaient-ils donc à te demander: « Avez-vous t'y été fidèle? avez-vous t'y... »

ALFRED. Quant à ça, ils avaient des raisons..... et que tu es à cent lieues de deviner.

SYMPHORIEN. De deviner... parbleu! c'est malin; si je ne te le disais pas, toi, devinerais-tu que j'ai été recueillir une succession d'un arrière-petit-cousin à Calais?

ALFRED. A Calais!... j'y étais hier.

SYMPHORIEN. Ah!... c'est bien étonnant que nous ne nous y soyons pas rencontrés!... Je l'ai quitté il y a quinze jours.

ALFRED. Oui, c'est bien étonnant.

SYMPHORIEN. Ma foi, mon cher, j'ai fait le garçon; j'ai écrit à ma femme que les affaires de la succession me retenaient, et je me suis dérangé... de ma route; j'ai été prendre les bains de mer, à Dieppe; à la rigueur, j'aurais pu les prendre à Calais, mais on n'a là qu'un tout petit bras; au lieu qu'à Dieppe, la Manche est beaucoup plus large, (*faisant le geste*), on a ses coudées franches, on peut gigoter tout à son aise.

ALFRED. Et les bains t'ont-ils produit de l'effet?

SYMPHORIEN. Oh! un effet extraordinaire!

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

A l'épaule gauche, sans cesse,
Depuis ce tems j'ai des douleurs,
Et je n'ai pas acquis beaucoup de graisse,
Mais j'ai de très-bonnes couleurs.

ALFRED.

Avis à tous les amateurs!
Si l'on ne revient du voyage
Avec un embonpoint meilleur,
Presque toujours, de ces bains en faveur,
On a pour le moins l'avantage
De rapporter quelque fraîcheur!

SYMPHORIEN. Mais, à ton tour, dis-moi donc comment il s'est fait que je t'ai rencontré ce matin sur la grande route, travaillant avec d'autres infortunés voyageurs à relever une diligence?

ALFRED. Ah! voilà!... c'est la chose la plus extraordinaire; d'abord, imagine-toi que j'ai une femme jeune, gentille.

SYMPHORIEN. Je le sais bien, puisqu'Iphigénie m'a écrit de venir la trouver ici, où elle devait passer quelque tems avec Mme de Saint-Ives, sa cousine.

ALFRED. Qu'est-ce que c'est que ça, Iphigénie?

SYMPHORIEN. Ça..... c'est la mienne, ma moitié; elle avait nom Eugénie, mais je l'ai transformé en Iphigénie, c'est plus délicat, plus distingué... et puis parce qu'en m'épousant, elle se prétendait sacrifiée par son père; avant! car après... enfin, voilà l'étymologie.

ALFRED. Très-bien!

SYMPHORIEN. Tu disais donc que tu as épousé ma cousine?

ALFRED. Épousé, épousé.....

SYMPHORIEN. Comment?

ALFRED. Oui, mon cher, à la mairie, à l'église, j'en conviens; mais au moment de devenir le plus heureux des maris.....

SYMPHORIEN. Eh bien?

ALFRED. Eh bien! il m'a fallu consentir à m'éloigner d'elle pour un mois.

SYMPHORIEN. Ah! bah!

ALFRED. Parole d'honneur!

SYMPHORIEN, *riant*. Ah! que c'est joli! que c'est joli!

ALFRED. Et ça, pour un rien, pour une lettre, une malheureuse lettre!... de cette petite, tu sais bien que dans le tems...

SYMPHORIEN. Laquelle?

ALFRED. La dernière: j'avais gardé cette maudite lettre, je ne sais comment; et c'est

la première chose qui s'offre à la vue de ma Sophie, au semainier de ma cheminée, dans la chambre nuptiale.

SYMPHORIEN. Quel événement!

ALFRED. Alors, il n'y eut plus moyen de s'entendre, et malgré le repentir le plus sincère, car je perdais la tête, malgré les protestations les plus pressantes, les plus tendres, je n'eus l'espoir d'obtenir mon pardon qu'à la condition de voyager seul pendant un mois, pour mettre ma fidélité à l'épreuve.

SYMPHORIEN. Voilà ce que c'est que d'avoir une conduite équivoque, des bonnes fortunes; ayez donc des bonnes fortunes! ce n'est pas moi qui en aurais!... mais, enfin, ton tems de pénitence est fini; et tu n'as pas eu de tentation?...

ALFRED. Chut! (*après avoir regardé s'il n'y a personne*) si!...

SYMPHORIEN. Encore!...

ALFRED. Et le tout par amour pour ma Sophie.

SYMPHORIEN. Par amour?

ALFRED. Oui; car je suis parti me disant: Je n'aime qu'elle, je ne veux vivre que pour elle, ne penser qu'à elle!... Et de fait, je l'avais tellement dans le cœur, qu'il me semblait la voir dans chaque jolie figure qui s'offrait à moi. (*Avec sentiment.*) Ah! mon ami, à quoi n'est-on pas exposé quand on est fou de sa femme!

SYMPHORIEN. Vraiment! ça expose?

ALFRED, *vivement*. A Amiens, chez un de ses oncles, c'est une jeune cousine charmante!... Ah! quels traits! quels yeux! quel feu!... Ma Sophie elle-même!... elle lui ressemblait, c'est inconcevable.

SYMPHORIEN. Tant que ça?

ALFRED. Une pareille image!... résister! il faudrait ne pas aimer sa femme!

SYMPHORIEN, *frappant dans ses mains*. Et tu as eu la faiblesse....

ALFRED, *tirant une rose blanche de sa poche*. Tiens! tiens! vois cette rose. Ah! quel souvenir!

SYMPHORIEN, *l'examinant*. Oui, ça devait être bien gentil!

ALFRED. Et un nom charmant, Lucile!

SYMPHORIEN. Lucile!... j'aime mieux Iphigénie; mais si tu n'avais pas cherché l'occasion...

ALFRED. Non!... c'était elle qui me cherchait, parole d'honneur; j'avais un talisman.

SYMPHORIEN, *à part*. Un talisman, c'était sa figure et ses vingt ans, le scélérat!

ALFRED. Jusqu'à une femme charmante, que je n'ai pas même vue.

SYMPHORIEN. Ah! pour celle-là, c'est trop fort!... Que tu n'as pas même vue?

ALFRED. Que je n'ai pas même vue, mais qui probablement connaissait mon physique. C'était un soir, à Rouen, à la sortie du spectacle. Je rencontre au café un ancien ami, un fort joli garçon ma foi, et qui m'avoue naïvement que, depuis quinze jours, il poursuit de ville en ville la femme la plus séduisante, mais la plus sévère qu'on puisse imaginer, et demeurant dans mon hôtel; il me la dépeint brune, blanche, couleur de rose, ma femme me retrotte dans la tête....

SYMPHORIEN. Bon! encore ta femme!

ALFRED. Toujours! Je rentre plein de cette idée, et je risque un billet; elle y répond par ce nœud de ruban; en même tems, je suis mystérieusement conduit près de cette beauté farouche....

SYMPHORIEN. Sans lumière?

ALFRED. Sans lumière!... et avec le jour...

SYMPHORIEN. Eh bien?

ALFRED. Elle s'était éclipsée.

SYMPHORIEN. Comme une étoile; c'est céleste!

ALFRED. Aussi s'appelait-elle Célestine.

SYMPHORIEN. J'aime mieux Iphigénie. (*Regardant le nœud de ruban.*) Pourtant le nœud n'est pas sans charme!... Mais ta femme! ta femme!

ALFRED. Ma femme!... ma femme n'en saura rien; pourvu que je puisse lui cacher qu'on m'a enlevé ma berline.

SYMPHORIEN. On t'a enlevé ta berline?

ALFRED. Oui, mon cher, à Calais; une jeune Anglaise, abandonnée, se désolant en attendant le passage d'une diligence pour rejoindre un amant infidèle!... Ah! mon ami, que sa plainte m'allait au cœur!.. et malgré son accent, je croyais entendre ma femme gémir de mon absence!

SYMPHORIEN. Allons donc!

ALFRED. Tu ne peux pas me comprendre, toi; mais j'en appelle aux ames sensibles... Enfin, c'est au point qu'en dépit d'un voile noir qui ombrageait les plus beaux yeux et les dents les plus blanches, j'eus le bonheur de la rendre à l'espoir.

SYMPHORIEN. En vérité!

ALFRED. Chère miss Pembrock!.. c'était son nom.

SYMPHORIEN. J'aime mieux Iphigénie.

ALFRED. Nous étions si bien ensemble, que, pendant que je dormais encore, elle prit les devans avec ma voiture.

SYMPHORIEN, *éclatant de rire*. Avec ta voiture; oh! fameux!..

ALFRED. Alors, je me suis mis à courir en diligence après ma berline, et c'est ce qui fait que tu m'as trouvé sur la grande route,

ainsi vêtu, sans manteau, et rafraîchi par la rosée du matin.

SYMPHORIEN, *riant*. Ah ! que c'est bon ! que c'est bon !... et tu n'as plus revu ta berline ?

ALFRED. Non ; mais j'ai un gage.

(Il lui présente un gant de femme.)

SYMPHORIEN, *le prenant*. Un gant de femme !... Ah ! quelle peau douce !

ALFRED. N'est-ce pas ?... et je ne sais comment cela s'est fait ; mais chaque fois mes rendez-vous se passaient dans l'obscurité la plus complète.

SYMPHORIEN. En voilà un roman !

ALFRED. Oui, mon ami, tel fut l'effet de l'illusion produite par mon amour pour ma femme.

SYMPHORIEN. Ce que c'est que l'imagination !

ALFRED. Mais j'entends quelqu'un... je cours bien vite refaire un peu ma toilette pour me présenter à ma Sophie ; dis-lui bien que je l'aime, que je l'adore, et que je mourrais plutôt que de lui être infidèle !

(Il sort.)

SCENE V.

SYMPHORIEN, *puis* SOPHIE et EUGENIE.

SYMPHORIEN *seul*. Il mourrait !... Il y paraît. Eh bien ! et ses gages !... Etourdi ! me laisser cela dans les mains ! (*Les mettant dans sa poche.*) Si ma femme... justement la voilà ; elle ne s'attend pas à me voir, jouissons de sa surprise, et dérobons-lui mes traits.

(Il se retourne du côté du public ; Eugénie entre, conduisant par la main Sophie qui résiste.)

EUGÉNIE, *à Sophie*. Allons donc, Sophie, il est ici.

SOPHIE. Non ! non ! il ne mérite pas...

EUGÉNIE. Laisse-toi conduire ; crois-moi, encore un pas ; là...

(Elle met la main de Sophie dans celle de Symphorien.)

SYMPHORIEN. Oh ! sa main !.. elle m'a deviné. (*Il baise la main qu'il tient, et se retourne en disant* :) Chère Iphigénie !

SOPHIE, *se retirant, et avec frayeur*. Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

EUGÉNIE. Tu as peur ? mon mari !... ce n'est pas étonnant !

SYMPHORIEN. Ce n'était pas ma femme !.. (*Embrassant Eugénie.*) Iphigénie, pardonne-moi, ce n'est pas ma faute.

EUGÉNIE. C'est moi qui ai fait l'erreur en vous prenant pour un joli garçon.

SYMPHORIEN. Alfred, sans doute ! nous sommes arrivés ensemble, et il vient de me quitter.

SOPHIE, *à Eugénie*. Tu vois comme je l'occupe, quel est son empressement à me voir ?

SYMPHORIEN. Ah ! madame, ne l'accusez pas ; il n'est sorti que pour paraître devant vous avec plus d'avantages, et il m'a bien chargé de vous dire qu'il vous aimait, qu'il vous adorait, et qu'il mourrait plutôt que de vous être fidèle !.. (*Se reprenant.*) Non ! non !... que de vous être infidèle ; oui, oui, c'est ce qu'il a dit. (*A part.*) Ce n'est pas ce qu'il a fait. (*Haut.*) Voilà la vérité.

EUGÉNIE. Tu vois bien, ma chère, que tous tes soupçons n'ont pas le sens commun ?

SYMPHORIEN. Quoi ! madame soupçonne ?

EUGÉNIE. Vraiment, je ne te comprends plus ; je me fais un plaisir de passer quelque tems auprès de toi, j'arrive il y a deux jours, et je suis obligée de m'installer maîtresse de ta maison ; à peine de retour, tu me fais les histoires les plus extravagantes sur la légèreté de ton mari.

SOPHIE. Sa légèreté ?

EUGÉNIE. Eh oui ! ma chère amie, tu as écouté de faux rapports.

SYMPHORIEN. Oh ! d'abord, généralement, les rapports, les histoires, ce sont des contes. (*A sa femme.*) Vois-tu, Iphigénie, comme je te soutiens ?

SOPHIE. Mais si j'ai des preuves ?..

SYMPHORIEN. Des preuves ? des preuves ! bien souvent ça ne prouve rien encore.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est comme si l'on m'accusait
D'avoir su cueillir une rose,
Et de plus d'un charmant objet
D'avoir reçu bien autre chose :
Un nœud de ruban, même un gant...

SOPHIE, *frappée*.

De tels gages, à vous ?... ce reproche
Serait injuste assurément.

SYMPHORIEN, *à part*.

Je les ai pourtant dans ma poche. (*bis.*)

EUGÉNIE. Et puis, voyons, ils seraient vrais tes soupçons ?

SYMPHORIEN. Oui, ils seraient vrais, qu'est-ce que ça fait ?

SOPHIE. Comment, qu'est-ce que ça fait lorsqu'on prend un mari pour soi, qu'on lui donne tout son amour.

EUGÉNIE. Bah ! bah ! bah !

SYMPHORIEN. Bah ! bah ! bah !

EUGÉNIE. Est-ce qu'il faut s'occuper comme ça d'un mari ?

SYMPHORIEN. C'est juste ! Est-ce que m

Symphorien Eugénie Sophie

femme s'est jamais occupée de moi? sois franche, tu ne t'es jamais occupée de moi, Iphigénie? dans un bon ménage ça doit être comme ça.

EUGÉNIE. Ah! mon Dieu! monsieur ferait bien toutes les sottises du monde dans ce genre-là, que je n'en serais pas émue un seul instant.

SOPHIE. Toi, je comprends!... mais j'aime tant mon Alfred.

SYMPHORIEN. Mais elle aime beaucoup aussi son Symphorien; d'ailleurs, moi, je le connais Alfred, et je réponds de lui.

SOPHIE. Vous répondez de lui?

SYMPHORIEN. Comme de moi-même! (*A sa femme.*) C'est pour la rassurer. (*Haut*) Nous avons fait le voyage ensemble, comme des inséparables, je ne l'ai pas quitté d'une minute, et je certifie qu'il n'est pas plus coupable que moi.

SOPHIE. Que vous?... Ah! je n'y tiens plus; puisqu'on me pousse à bout, je vais vous prouver que je ne suis ni injuste, ni ridicule, et que si je suis jalouse, j'ai raison de l'être. (*Remettant un billet à Eugénie.*) Regarde, lis, ma chère amie.

EUGÉNIE. Une lettre?

SYMPHORIEN. Il y a une lettre?

SOPHIE. M'accorderez-vous, monsieur, que je puisse reconnaître l'écriture de mon mari ?

SYMPHORIEN. Je l'accorde.

EUGÉNIE, *lisant.* «Le portrait de vos charmes!... mon imagination, mon délire!... » j'ai la tête perdue... et c'est fait de moi, » si vous ne prenez pitié de l'amant le plus » passionné... » (*Riant.*) Ah! ah! ah!

SOPHIE. Passionné!.. pour une femme qu'il n'avait jamais vue, et dont la figure même lui est encore inconnue.

SYMPHORIEN, *à part.* Oh! là là, c'est de la femme mystérieuse.

SOPHIE. Eh bien! monsieur, voilà donc l'homme dont vous répondez comme de vous-même?

EUGÉNIE, *bas à son mari.* Tirez-vous de là maintenant.

SYMPHORIEN. Ma position est trop mauvaise, je vais me retourner.

SOPHIE. Est-il plus coupable que vous?

SYMPHORIEN. Je rougis de mon aveuglement; c'est infâme!. c'est inconcevable qu'il y ait des maris qui se permettent de ces sortes de choses-là sans le consentement de leur femme! ce jeune Alfred, qui a l'air si.., dont les manières... le maintien... annonçaient... ah! fi donc!

EUGÉNIE. C'est très-bien!

SYMPHORIEN. Alors, je vais continuer.

EUGÉNIE. Non, restez-en là. (*A Sophie.*) De qui tiens-tu cette lettre?

SOPHIE, *vivement.* De la personne elle-même.

EUGÉNIE. Il n'y a pas à douter; je la garde, et je te promets, pour le punir, de m'en servir contre ton mari.

SYMPHORIEN. Oui, punissons le mari, je suis outré contre le mari.

EUGÉNIE. Peut-être le corrigerons-nous: mais de la réception que tu vas lui faire dépend la réussite de mon projet.

SOPHIE. Quel projet?

EUGÉNIE. Reçois-le donc comme s'il ne t'avait pas offensée, et ne le contredis en rien.

SOPHIE. Quoi! tu veux...

SYMPHORIEN. Nous voulons.

EUGÉNIE.

AIR : *Je la vois.* (Apprenti.)

Oui, je veux
Qu'à ses vœux,
Loin d'être contraire,
Pour mieux punir ton mari,
Ma chère,
Tu dises : oui.

SOPHIE.

Sais-tu donc, aujourd'hui,
A quoi je m'engage,
A son doux langage
Si
Je dis ainsi
Toujours oui ?

ENSEMBLE.

EUGÉNIE *et* SYMPHORIEN.
Oui, je veux, (*etc.*)

SOPHIE.
Quoi, tu veux, (*etc.*)

(Eugénie sort avec Symphorien.)

SCÈNE VI.

SOPHIE, *seule.*

Le recevoir, comme s'il ne m'avait pas offensée... Alfred!... lui!... après toutes les preuves que j'ai de sa perfidie!... Car je ne leur ai pas dit tout encore!... l'ingrat!... il est loin de se douter que ces femmes en apparence bien différentes, qu'il trouvait partout, c'était moi; et quand je pense qu'il n'a pas pu résister une petite fois, que toujours il m'aimait, il m'adorait.. le monstre! mais sans me reconnaître, ne pouvait-il obéir au pouvoir que j'ai sur lui? C'est égal!.. je suis curieuse de savoir ce qu'il va me dire.

SCENE VII.

ALFRED, *accourant près de Sophie*, SOPHIE.

ALFRED. Enfin, ma chère Sophie, je te revois!.. c'est toi!.. encore plus fraîche et plus jolie! je puis t'admirer, te dire combien j'ai souffert de ton absence, que de jours affreux j'ai passés loin de toi; car, je ne sais pas, est-ce qu'il a fait beau pendant que nous étions séparés!.. Moi, je ne voyais plus le soleil, des nuages, toujours des nuages, je ne sortais pas de là : ah! Sophie! je dois être bien corrigé, car tu m'as bien puni!

SOPHIE, *à part*. Franchement, je ne m'attendais pas à celle-là.

ALFRED. Je suis bien content de moi!

SOPHIE, *à part*. Il n'est pas difficile.

ALFRED. Aussi, comme tu vas me récompenser!

SOPHIE. Comment?

ALFRED. Comment? comment?

AIR *de l'Ermite de Saint-Avelle.*

Quand je partis avec tristesse,
Ne promis-tu pas qu'au retour,
Le plus doux gage de tendresse
Serait le prix de mon amour?
Pour l'obtenir quand je te prie,
Est-ce ainsi que tu me reçois?
N'est-ce pas le jour, ma Sophie,
De payer ce que tu me dois?

SOPHIE.

Même air.

En exigeant votre voyage,
Oui, je vous promis, en effet,
Qu'au retour le plus tendre gage
Auprès de moi vous attendrait!
Je ne prétends pas m'en défendre,
Pourtant, lorsque je vous revois,
Je m'étonne de vous entendre
Demander ce que je vous dois.

ALFRED. J'entends pourtant bien être payé.

SOPHIE. Interrogez votre conscience, monsieur, c'est à elle de vous dire s'il vous est encore dû quelque chose.

ALFRED. Alors, je suis tranquille.

SOPHIE, *à part*. Il est imperturbable!

ALFRED, *avec vivacité*. Sophie! un baiser!

SOPHIE. Un baiser?

ALFRED. Je mérite bien ça!

SOPHIE. Vous le méritez... (*A part.*) Que j'aurais de plaisir à le confondre! à lui dire... Mais non! attendons le projet d'Eugénie.

ALFRED. Sophie!... Mais viens donc près de moi, n'avons-nous pas été assez longtems éloignés l'un de l'autre?

(Il la prend par la main et l'attire près de lui.)

SOPHIE, *à part*. Je voudrais bien pouvoir lui résister... (*Haut.*) Mais, monsieur, si j'avais des doutes!

ALFRED. Des doutes!.. (*A part.*) Diable!.. est-ce qu'elle voudrait encore m'envoyer promener?

DUO.

Musique de M. Ch. Tolbecque.

SOPHIE.

Voyons, monsieur, soyez sincère:
Répondez bien exactement.

ALFRED, *à part.*

L'audace est ici nécessaire,
Répondons bien effrontément!

(*Haut, avec candeur.*)

Je te jure d'être sincère!

SOPHIE.

Voyons! voyons!

ALFRED.

Interroge-moi, je réponds.

SOPHIE.

A votre foi j'en appelle,
N'avez-vous d'aucune belle
Sollicité douce faveur?

ALFRED.

Jamais! (*bis.*) J'étais un modèle!

SOPHIE.

Jamais? (*bis.*)

ALFRED.

Je fuyais chaque belle!

SOPHIE, *à part.*

Ah! comme il est menteur!

ALFRED.

Ma parole d'honneur!

SOPHIE, *à part.*

C'est une horreur!

ALFRED.

J'aurais bien pu, moins fidèle,
Prendre une chaîne nouvelle;
Mais de t'offenser j'avais peur,
Toujours (*bis*) te voyant cruelle!...

SOPHIE.

Toujours? (*bis.*)

ALFRED.

Je te voyais cruelle!

SOPHIE, *à part.*

Ah! comme il est menteur!

ALFRED, *avec un air de vérité.*

Ma parole d'honneur!

SOPHIE, *à part.*

C'est une horreur!

(*Haut.*)

Vous n'êtes donc pas parjure?

ALFRED.

Parjure? (*bis*) moi! quelle injure!
Pour te revoir, dans mon ardeur,
N'ai-je pas brisé ma voiture?

SOPHIE.

Brisé?

ALFRED.

J'ai brisé ma voiture!

SOPHIE, *à part.*

Ah! comme il est menteur!

ALFRED.

Ma parole d'honneur!

SOPHIE, *à part.*

C'est une horreur! (*bis.*)

ENSEMBLE.

ALFRED.

Je suis la constance même;
Tu vois, tu vois combien je t'aime!
Jamais on n'eut, en vérité,
Tant d'amour, de fidélité!

SOPHIE, *à part.*

Il ment, et cependant il m'aime!
Dans ses yeux quelle ardeur extrême!
Jamais on n'eut, en vérité,
Tant d'amour sans fidélité!

(*A la fin du duo, Alfred presse Sophie contre son cœur.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, SYMPHORIEN, EUGÉNIE. *Ils sont entrés, et se sont arrêtés à les regarder.*

SYMPHORIEN. Bien! très-bien!... Iphigénie, voyez le joli tableau; viens que je te presse sur mon cœur.

EUGÉNIE. Vous êtes ridicule!

SOPHIE, *à Eugénie.* Ah! ma chère amie, partage mon bonheur: je te présente mon mari, Alfred de Saint-Yves, qui vient d'arriver.

SYMPHORIEN. Mon ami, tu vois Mme Duverdier, mon Iphigénie; tu m'en fais compliment, n'est-ce pas?

EUGÉNIE. Taisez-vous donc!

ALFRED. Je suis charmé de rencontrer une aussi aimable cousine.

SYMPHORIEN, *à sa femme.* Il est charmé; vois-tu qu'il m'en fait compliment?

EUGÉNIE, *à Sophie.* L'as-tu bien reçu?

SOPHIE, *bas à Eugénie.* Trop bien!.. et ton projet?...

EUGÉNIE. Ira parfaitement. (*Montrant son mari.*) Monsieur m'a mise au fait de tout.

ALFRED, *à Eugénie.* Quelle joie va régner dans notre campagne!... et quelle charmante rencontre!... notre cousine près de son mari, moi près de ma femme: car je voudrais que tout le monde pût connaître l'amour que j'ai pour ma Sophie.

EUGÉNIE. Tant mieux! vous aurez ici à qui en parler.

ALFRED.. Vraiment?

EUGÉNIE, *bas à Sophie.* Dis comme moi.

SYMPHORIEN, *à part.* Je la vois venir, je la vois venir.

EUGÉNIE. Vous ne vous attendiez pas à trouver ici nombreuse société.

ALFRED. Nombreuse société?

EUGÉNIE. Oui, c'est une attention de votre femme, pour fêter votre retour.

ALFRED. Chère Sophie!

EUGÉNIE. D'abord, notre cousine Lucile....

ALFRED, *frappé.* Lucile!....

SOPHIE, *gaîment.* Est avec nous depuis huit jours.

ALFRED. Quoi! cette jeune cousine?...

SOPHIE. D'Amiens!... et dont je vous ai parlé quelquefois.

SYMPHORIEN. Jolie comme un cœur; je viens de la voir.

ALFRED. Elle est ici? (*A part.*) Oh! qu'est-ce que j'apprends là?

EUGÉNIE. Ensuite, il nous est arrivé ce matin une jeune Anglaise.

ALFRED. Ah! ce matin?

SOPHIE. Oui, de Calais.

ALFRED, *vivement.* Calais?

EUGÉNIE. Une de nos amies de pension, qui paraissait avoir bien du chagrin.

ALFRED. De pension! (*A part.*) Elle m'a fait frémir.

SOPHIE. Elle venait nous voir en passant, et nous avons bien fait de la retenir?

SYMPHORIEN. Très-bien fait!

SOPHIE. N'est-il pas vrai, mon ami?.... vous nous aiderez à la distraire?

ALFRED. Certainement.

EUGÉNIE. Pauvre miss Pembrock!

ALFRED. Pembrock!... Pembrock!...

SYMPHORIEN. Pembrock!... elle s'appelle Pembrock?

SOPHIE. Mais qu'a donc ce nom d'extraordinaire pour vous étonner si fort?

ALFRED. Rien!... c'est que... je ne sais pas... mais au premier abord, Pembrock, ça étonne l'oreille.

SYMPHORIEN. Oui!... ça dépend de l'organisation! moi, ça me produit le même effet; décidément Pembrock est joli, Pembrock est très-joli.

SOPHIE. Elle était dans une voiture si semblable à votre berline, que je croyais que c'était vous qui arriviez.

ALFRED. Bah!

SYMPHORIEN. C'est singulier!

EUGÉNIE. Votre femme voulait même que ce fût la vôtre.

SOPHIE. Et si vous ne m'aviez juré l'avoir brisée... car c'était même forme, même couleur...

ALFRED. Ah ! cette ressemblance est bien naturelle, rien de plus facile à expliquer!.. quant à la forme... (*A part*) Qu'est-ce que je vais lui dire? (*Haut.*) Une voiture... vous savez... c'est toujours une boîte... quatre roues, quand ce n'est pas un cabriolet.... (*Frappé d'une idée.*) Ah !... et la mienne était tout-à-fait façon anglaise... et quant à la couleur... elle était claire....

EUGÉNIE. C'est clair.

SOPHIE. Très-clair.

SYMPHORIEN. On ne peut plus clair!

ALFRED, *avec un air de triomphe.* Par conséquent, une Anglaise devait avoir absolument la même. (*A part.*) Enfin, me voilà sorti de ma voiture.

SOPHIE. Ainsi, notre société te convient?

ALFRED. Elle me convient tellement que je suis surpris.

SYMPHORIEN, *à part.* Ah! tu es surpris!... attends? tu vas être pincé !

EUGÉNIE. Je ne dois pas oublier non plus ma vieille tante, qui est venue me retrouver ici.

ALFRED. Ah! il y a encore une vieille tante?

SYMPHORIEN. La vieille tante est ici?

ALFRED. Mais ça ne compte pas.

SOPHIE. Détrompez-vous, ce n'est pas la moins gaie, elle est très-jeune...

ALFRED. Très-jeune! une vieille tante...

EUGÉNIE. De caractère ; elle est loin d'avoir renoncé au monde et au bonheur de plaire..

SYMPHORIEN. Ah ! de plaire !... figure-toi qu'elle est grêlée, et qu'elle louche horriblement.

ALFRED. Quels sont les malheureux ?...

EUGÉNIE. Eh bien ! malgré tout ça et ses cinquante ans....

ALFRED, *plaisantant.* Cinquante ans par-dessus le marché.

EUGÉNIE. Oui, malgré ses cinquante ans... elle prétend tourner la tête de tous les jeunes gens.

ALFRED, *riant.* Ah !... ah !... ah !...

SYMPHORIEN, *riant plus fort.* Ah! ah! ah!

EUGÉNIE. C'est fort plaisant... mais elle m'en a donné une preuve...

ALFRED. Une preuve... (*Riant.*) Ah !... ah!... ah!...

SYMPHORIEN, *riant et se tenant les côtes.* Ah!... ah!... ah!... ah!... oh!... la la!...

EUGÉNIE. Voyez plutôt cette lettre signée Saint-Preux...

ALFRED, *vivement et sérieusement.* Saint-Preux !... (*Reconnaissant sa lettre.*) Ah !.. (*A part.* Ma lettre...

SYMPHORIEN, *à part.* Il est pincé...

SOPHIE. Qu'avez-vous, Alfred?..

ALFRED, *riant de mauvaise grâce.* Oh!... c'est qu'il est étonnant... inimaginable... qu'on ait jamais pu écrire... des choses...

SOPHIE, *voulant prendre la lettre.* Voyons donc...

ALFRED, *la retenant.* Non !... non !... c'est inutile...

EUGÉNIE. Pourquoi donc?.. ça la fera rire...

SOPHIE, *la regardant.* Que vois-je?... l'écriture de mon mari !

EUGÉNIE. De ton mari ?...

SYMPHORIEN, *frappant dans ses mains.* De son mari !...

ALFRED. Non !... non !... c'est impossible !... ça ne se peut pas... Je suis indigné... indignement indigné. (*Priant.*) Ma chère amie...

SOPHIE. Laissez-moi, monsieur.

ALFRED, *à Eugénie.* Madame...

EUGÉNIE. Laissez-nous...

SYMPHORIEN, *renchérissant.* Laissez-nous.. brr !!!.

EUGÉNIE. Je suis plus furieuse que ma cousine, vous ne pouvez plus vivre ensemble... nous avons des preuves écrites...

ALFRED. Mais, madame...

EUGÉNIE. Pauvre Sophie !... une femme si jolie.. si jeune... et la trahir pour une tante de cinquante ans...

SYMPHORIEN, *renchérissant.* Grêlée et louche !...

AIR *de la Pie Voleuse.*

ENSEMBLE.

EUGÉNIE *et* SOPHIE.

Ah ! quelle offense !
Point d'indulgence ;
Puis-je en silence
Souffrir ses torts ?

(*A Alfred.*)

Toute tendresse
A l'instant cesse,
Et l'on vous laisse
A vos remords.

SYMPHORIEN, *aux femmes.*

Ah ! quelle offense!
Point d'indulgence. .
Tirez vengeance
De tous ses torts.
Que sa tendresse
A l'instant cesse,
Et qu'on le laisse
A ses remords.

ALFRED.

Point de vengeance
Pour cette offense...
Car l'apparence
Fait tous mes torts...
Si sa tendresse,
Hélas ! me laisse,
Pour vous, sans cesse,
Ah! quels remords!

SOPHIE, *sortant, à son mari.* Cinquante ans...

EUGÉNIE. *sortant à Alfred.* Ah !... monsieur, cinquante ans !...

SCENE IX.

ALFRED, SYMPHORIEN, *comme absorbé dans ses réflexions.*

ALFRED. Eh bien! mon cher ami... conçois-tu rien à ça?

SYMPHORIEN, *sortant de ses réflexions.* Cinquante ans...

ALFRED. Eh! mon Dieu!... je le sais bien!.. mais que faire ?...

SYMPHORIEN. Et tu signes Saint-Preux... tu fais là de belles prouesses... cinquante ans !

ALFRED. Encore !...

SYMPHORIEN. Non ! mais c'est que tu passes les bornes...

ALFRED. N'as-tu donc que cela à me dire ?...

SYMPHORIEN. Que veux-tu que je te dise... grêlée, louche... et cinquante ans!...

(Il sort)

SCENE X.

ALFRED, *seul.*

ALFRED. Il faut que le diable s'en mêle... cinq..... comment j'aurais été assez abandonné du ciel... et ma femme... ma Sophie, que j'aime plus que jamais.. en être séparé pour une pareille bévue !... mais, c'est qu'il paraît que toute la collection est ici... et de quelque côté que je me retourne... (*On entend pleurer dans la coulisse.*) Ah !.. mon Dieu!... qu'est-ce que j'entends ?

SCENE XI.

DENISE, *pleurant.*

DENISE. Eh !... eh !... eh !... quel guignon!...

ALFRED. C'est Denise!.. mais, mon Dieu!.. qu'as-tu donc, Denise?

DENISE. Ah!... pardine, monsieur... il paraît que vous avez fait de jolies choses. .

ALFRED. Hein ?...

DENISE. C'est affaire à vous... et j'vous en fais mon compliment.

ALFRED. Aussi?...

DENISE. Comment... vous promettez d'être fidèle, et puis... ah ! qu'c'est vilain!... qu'c'est vilain !...

ALFRED. C'est vilain!... c'est vilain... (*à part*) c'est-à-dire que c'est horrible!... cinq... (*à Denise*) mais il ne faut pas pleurer pour ça... vois si je pleure, moi...

DENISE. Vous ! . . . j'crois ben.... nous n'sommes pas dans la même passe... v'là ma marraine qui n'veut plus m'marier.... parc' qu'elle dit qu'vous êtes un' horreur..,

ALFRED. Une horreur...

DENISE. Et que je ne connais pas les hommes.

ALFRED. Elle a dit ça!

AIR *du Premier Prix.*

Je conçois ce que tu réclames
Et je suis fort de ton avis,
Tu voudrais être de ces femmes
Qui près d'elles ont des maris?

DENISE.

Des maris ! j' suis moins ambitieuse !
Mon goût, peut-êtr', n'est pas commun ;
Mais moi, pour me trouver heureuse,
Je n' demand' que d'en avoir un.

ALFRED. C'est bien raisonnable.

DENISE, *se désolant.* Qu'est-ce que j'vais devenir à présent?...

ALFRED. Ne t'inquiète donc pas...

DENISE. Que je ne m'inquiète pas... quand tous mes projets sont tombés dans l'eau ? y a de quoi se j'ter dans la rivière !

ALFRED. Ah ! par exemple!...

DENISE.

AIR *nouveau de M. Moreau.*

Je me disais : Je suis gentille et sage...
J'ai l'air candide et le cœur innocent...
C'est un trésor, et pour le mariage,
J'ai tout gardé bien précieusement.
Ah !...
Quel malheur, ah!...
J' n'ai plus d'espérance!
Par votre inconstance
Quoi, sans mari me voilà !
Ma candeur,
Ma fraîcheur,
Mon innocence,
Ah !...
Dit's en conscience,
Qu'est-c' que je f'rai de tout ça?

ALFRED.

Même air.

Oui, posséder, lorsque l'on est gentille,
Un air candide et cœur bien innocent,
C'est un trésor comme tu dis, ma fille,
Mais ce n'est pas du tout embarrassant,
Va!...
Dès qu'on saura
Que de ce bien-là, ma chère,
Tu veux te défaire
Que d'amateurs on verra !
La candeur,
La fraîcheur
Et l'innocence,
Va !...
Toujours, je pense,
Fille trouve à placer ça !...

DENISE. Vous croyez?... (*Elle pleure.*) Mais quelle idée vous a pris de n'pas t'être fidèle?..

ALFRED. Pure calomnie! (*A part.*) Elle me fait de la peine vraiment.

DENISE, *pleurant.* Eh!.. eh!.. eh!..

ALFRED, *s'approchant d'elle.* Moi, faire des infidélités à ma femme!

DENISE, *pleurant.* Eh!.. eh!.. eh!..

ALFRED, *plus intéressé.* Moi, trouver une autre femme jolie!.. (*A part.*) C'est qu'elle est très-bien...

DENISE, *pleurant.* Eh!.. eh!.. eh!..

ALFRED, *lui prenant la main.* Moi faire la cour à une autre!.. Chère petite...

DENISE, *pleurant plus fort.* Eh!... eh!... eh!.. eh!..

ALFRED. Reprends courage!... Essuie tes yeux!.. tes beaux yeux!... (*A part.*) Car elle est charmante...

DENISE, *pleurant.* Eh!.. eh!.. eh!.. eh!..

ALFRED, *l'embrassant.* Je n'aime que ma femme.

DENISE, *surprise.* Ah!.. ben sûr!..

ALFRED, *l'embrassant.* Crois à ma fidélité... à toute ma fidélité...

DENISE. Oui, monsieur... j'crois tout...

ALFRED. Tu me rends justice...

(Il va pour l'embrasser encore lorsque Colaquin arrive et s'arrête stupéfait au fond du théâtre.)

SCENE XII.

LES MÊMES, COLAQUIN.

COLAQUIN. Eh bien!.. quoi que j'voyons là?..

DENISE, *gaîment et naïvement à Colaquin.* Viens donc!.. c'est monsieur Alfred, qui m'prouve qu'il est fidèle.

COLAQUIN. Comme ça?... C'est drôle!

DENISE. Tu n'sais donc pas?... ma marraine n'voulait plus nous marier... elle disait qu'y n'avait pas été fidèle.

COLAQUIN. Oh! quelle mauvaise foi!

ALFRED. Denise pleurait... se désolait..

DENISE. Et alors, il m'a consolée... m'a juré que nous nous maririons... qu'il n'trouvait qu'sa femme de jolie.. et pour m'le faire croire il a été jusqu'à m'embrasser.

COLAQUIN. Il a été jusque-là?

DENISE. Deux fois.

COLAQUIN. Deux fois!., qu'on l'accuse encore!.. moi, j'suis là pour dir' c'qui en est...

DENISE. Moi aussi...

COLAQUIN *et* DENISE. Nous somm's là pour vous défendre...

COLAQUIN. A quoi ça servirait-y donc que j'aye prévenu tout le village pour notr' noce?... à cett' fin qu'y va arriver d'vant toute la société...

ALFRED. La société... (*A part.*) Et moi, qui oubliais que je vais me trouver face à face... Ma foi, je n'ai qu'un parti à prendre... puisque l'Anglaise est ici... ma voiture doit y être. (*Haut.*) Colaquin!

COLAQUIN. Monsieur...

ALFRED. Il faut que je fasse à l'instant même une petite course... fais mettre les chevaux à la voiture de milady...

COLAQUIN. Mélody!.. qui qu' c'est mélody..

ALFRED. L'Anglaise... imbécille.

COLAQUIN. L'anglaise imbécille!.. Denise.. sais-tu c'que monsieur veut dire?

DENISE. L'Anglaise?..

ALFRED. Eh!.. oui... une Anglaise qui est arrivée ce matin dans une berline jaune.

COLAQUIN. Ma fine... en fait d'Anglaise... j'n'ons vu arriver qu'madame... n'est-ce pas, Denise?..

ALFRED. Hein? qu'est-ce tu dis donc? Ma femme!.. ce matin!..

DENISE. Dans un' berline jaune!.. d'ous qu'elle est descendue si vite avec sa femme de chambre, qu' personne n'a eu l'tems d'les voir.

ALFRED, *vivement, à lui-même.* Quel trait de lumière!.. il se pourrait? (*Haut.*) Dis-moi, Denise... y a-t-il ici... une dame... d'un âge, d'un certain âge!.. de cinquante ans?...

DENISE. Cinquante ans? Non, monsieur.

ALFRED. Non!.. (*A part.*) J'ai cinquante livres de moins sur la conscience! Mais voyons... ne nous abusons pas... (*Haut.*) Et vous n'avez pas non plus, depuis huit jours, une petite cousine d'Amiens?

DENISE. Dam!.. pour toute cousine, nous n'avons qu'la femm' de monsieur.

COLAQUIN. *Cinq fois rien*, comm' vous l'appelez... J'savais pas qu'c'était son mari.

DENISE. Depuis deux jours elle attendait madame...

ALFRED. Plus de doute!.. c'était elle!... ma femme!.. ma femme elle-même!.. et moi qui trouvais tant de ressemblance... Je ne m'étonne plus si ma vertu succombait toujours... c'était la sympathie... Denise, la sympathie...

DENISE. Oui, monsieur.

COLAQUIN. C'est ça même!.. la saint... Je ne sais plus quel saint il a dit.

ALFRED, *vivement à lui-même.* Chère petite femme!.. elle m'aimait tant!.. elle n'a pas pu m'attendre!.. ah! le tour est aimable!.. le tour est charmant... Oui, mais ils se sont

tous moqués de moi... ma femme... la cousine... et jusqu'à ce grand sournois de Symphorien... si je... oh! oui... très-bien... la cousine... et Symphorien surtout. (*A Denise et Colaquin.*) Mes enfans!.. je suis fidèle... très-fidèle... plus fidèle que je ne le pensais... ma parole d'honneur.

COLAQUIN. Votr' parole d'honneur!...

ALFRED. Allez rejoindre tout votre monde. Vous serez mariés aujourd'hui...

DENISE *et* COLAQUIN, *sautant de joie.* Aujourd'hui!...

ALFRED. Tout à l'heure...

COLAQUIN et DENISE. Tout à l'heure!...

ALFRED. Par ma femme...

COLAQUIN. Ah! comme nous vous remercierons!

ALFRED, *les poussant.* Allez!.. allez donc!

DENISE. Comme nous vous aimerons!..

COLAQUIN. Oui, monsieur... nous vous aimerons... moi, d'abord, j'vous aim'rai d'tout mon cœur...

ALFRED, *les emmenant.* Mais sortez donc... qu'on ne vous voie pas avec moi...

DENISE *et* COLAQUIN. Non, monsieur... non!.. y a pas de danger.

SCÈNE XIII.

ALFRED, *au fond*, SOPHIE.

(Entrant par une porte de côté, et sans voir d'abord son mari.)

SOPHIE. Il n'est pas là... ce pauvre Alfred... il maudit sans doute ma rigueur.

ALFRED, *revenant et s'arrêtant.* Ah! ma femme!.. bien...

SOPHIE, *sans le voir.* Il faut, m'a-t-on dit, qu'il en vienne à un repentir bien sincère. Je voudrais bien savoir où il en est.

ALFRED, *à la cantonnade.* Qu'on ne perde pas un instant!.. des chevaux de poste... et que tout soit préparé pour mon départ.

SOPHIE, *étonnée.* Son départ?...

ALFRED, *revenant comme s'il se croyait seul.* Ma foi, j'ai pris mon parti!..

SOPHIE, *à part.* Ah! mon Dieu!.. il a pris son parti!..

ALFRED. Ah! c'est vous!.. pardon, madame, je ne vous savais pas ici.... sans quoi... je me serais bien gardé de vous déranger... d'exciter peut-être encore votre colère...

SOPHIE. Ma colère?... (*A part.*) Pauvre garçon!.. il se croit perdu sans ressource!..

ALFRED, *à part.* Ah! ma chère petite femme!.. c'est à mon tour.

SOPHIE. Eh! quoi, monsieur... vous partez?..

ALFRED. C'est le meilleur moyen de nous séparer... puisque vous avez décidé que nous ne pouvions plus vivre ensemble.

SOPHIE. C'est vrai!... je conviens que d'abord... et certes, je le devais; mais je n'ai pas oublié, moi, que votre femme vous avait juré fidélité et amour éternel.

ALFRED, *à part.* Quelle jolie mémoire elle a!...

SOPHIE. Nous pouvons encore rester ensemble, nous aimer...

ALFRED. En vérité! (*A part.*) Je compte bien là-dessus.

SOPHIE. Alfred!... je ne vous demande qu'une seule chose...

ALFRED. Laquelle?...

SOPHIE. C'est de convenir de vos torts.

ALFRED. En convenir? (*A part.*) Je t'en souhaite!... et ma dignité d'homme!

SOPHIE.

AIR *du Chevrier de la montagne.*

Allons, que l'on me fasse...
L'aveu du repentir...
Je veux vous faire grâce!
Donnez-moi ce plaisir...
Parlez, voyons ça,
Aussitôt tout s'oubliera,
Croyez ces yeux-là
Et cette bouche-là...
Votre pardon est là!... (*bis.*)

ALFRED, *à part.* Oh! là, là... comme elle me tente.

SOPHIE.

Celle qui fit votre inconstance
Par qui vous fûtes égaré....
Aura part à mon indulgence,
A sa place... je me mettrai.

ALFRED, *à part.* A-t-elle bon cœur!...

SOPHIE, *continuant.* Ah!...

J'attends que l'on me fasse
L'aveu de tout cela..:
Alfred!... j'ai votre grâce...
Sur mes lèvres déjà...
Parlez!... Voyons ça!...
Aussitôt tout s'oubliera...
Croyez ces yeux-là
Et cette bouche-là...
Oui, le pardon est là!... (*bis.*)

ALFRED, *à part, après avoir été sur le point de céder, et avoir avancé la main vers celle de sa femme.* J'ai manqué de l'embrasser... un peu plus tout était dit.

SOPHIE. Eh quoi! monsieur, quand je vous l'offre... vous n'avez pas déjà demandé votre pardon?...

ALFRED. Pardon!... de quoi?...

SOPHIE. De quoi?...

ALFRED. De vous avoir trop aimée... de n'avoir jamais adressé à une autre un mot de douceur, de tendresse?

SOPHIE. Mais cette lettre... cette lettre écrite de votre main...

ALFRED. Oh ! cette lettre... J'aurais bien des choses à dire là-dessus... mais je rougirais de me justifier.

SOPHIE. Comment, monsieur... vous soutenez que nulle autre ne vous a charmé ?

ALFRED. Oui, madame .. je le soutiens... (*A part.*) Et je ne crois pas mentir.

SOPHIE. Allez, monsieur... vous êtes un homme affreux... et maintenant je renonce à vous voir.

ALFRED. Comme vous voudrez, madame !..

SOPHIE. J'y renonce pour toujours... Jamais... je ne vous fus chère !... Et, pour vous faire grâce, il faudrait n'avoir pas de cœur. (*Naïvement.*) Alfred !... voyons... tu ne veux donc pas que je te pardonne?

ALFRED, *à part.* Est-elle gentille !

SOPHIE, *le priant.* Alfred !...

ALFRED, *à part.* Tenons ferme !... (*Haut.*) Non, madame, non.. c'est moi qui suis l'offensé... et c'est à vous de demander pardon !...

SOPHIE. A moi !... ah ! quand d'un mot... c'est inoui... c'est infâme ! à moi... je suis suffoquée... (*Ici Eugénie paraît dans le fond.*) Adieu, monsieur !... tout est fini !... (*Pleurant.*) C'est vous qui l'aurez voulu.... adieu, monsieur... Ah !... mon Dieu !... qui'est-ce qui aurait dit ça ?..

(Elle sort avec précipitation et en pleurant.)

ALFRED, *vivement, courant à la porte où elle est sortie.* Sophie !... Sophie !... Ah !... j'ai été trop loin... si elle allait ne plus revenir.. (*Se remettant.*) Bah ! bah !... elle reviendra.

SCENE XIV.

ALFRED, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Fort bien, monsieur... vous avez une belle conduite.

ALFRED. Ah ! vous avez entendu ?

EUGÉNIE. Oui, oui, monsieur, et vous ne rougissez pas de la peine que vous lui faites ?

ALFRED. Ah ! mon Dieu !... pauvre petite femme... j'en suis bien fâché, allez... et ce n'est pas ma faute...

EUGÉNIE. Ce n'est pas votre faute !...

ALFRED. Non, certes !... (*A part.*) A nous deux maintenant, ma cousine. (*Haut.*) Tenez, ma chère cousine... toute cette scène... c'est pourtant à cause de vous...

EUGÉNIE. De moi, monsieur ?

ALFRED. Oui, par délicatesse... car j'aurais pu me justifier... mais je n'ai voulu rien dire qu'à vous !... à vous seule... parce qu'enfin ça vous regarde.

EUGÉNIE. Comment, ça me regarde ?... expliquez-vous, monsieur.

ALFRED. Je le puis, n'est-ce pas, vous êtes une femme forte ? vous supporterez bien cet accident-là ?

EUGÉNIE. Un accident !... mais qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ?...

ALFRED. C'est... que je suis la victime de l'amitié.

EUGÉNIE. Vous ?...

ALFRED. Oui, madame... cette lettre, c'est moi qui l'écrivis.... C'est bien moi qui demandais le rendez-vous... mais c'est un autre qui en profitait !

EUGÉNIE. Que me dites-vous là ?...

ALFRED. J'en ai demandé bien d'autres pour lui ! car c'est un grand coupable !... d'autant plus coupable qu'il n'a pas l'air d'y penser.

EUGÉNIE, *gaîment.* Ah ! mais... voilà une histoire qui m'intéresse beaucoup.

ALFRED. Assurément !... qu'elle vous intéresse.

EUGÉNIE, *vivement.* Mais le coupable !... le coupable !...

ALFRED. Je vous demande votre indulgence pour lui...

EUGÉNIE. Je le connais donc ?...

ALFRED. Promettez-moi de ne pas crier trop fort.

EUGÉNIE. De ne pas crier... moi ?... Nommez-le donc !... c'est ?... c'est ?...

ALFRED. Symphorien.

EUGÉNIE, *vivement.* Mon mari !...

ALFRED. Lui-même !...

EUGÉNIE. Mon mari ?...

ALFRED, *à part.* Bien, ça lui fait de l'effet.

EUGÉNIE, *se remettant.* Symphorien... lui !... oh ! non, monsieur... ce n'est pas possible...

ALFRED. Je m'attendais à ce que vous me dites-là... on me répondra... ce n'est pas possible...

EUGÉNIE. Vous voulez donner le change.. mais je connais mon mari... c'est l'homme le plus tranquille, le moins...

ALFRED. Près de sa femme.. mais avec les autres, vous ne vous en faites pas une idée... c'est une ame ardente, une imagination exaltée !

EUGÉNIE. S'il était vrai !... mais non... c'est un homme sans détours... tout simple...

ALFRED. Près de sa femme... mais avec les autres, c'est un renard... un lutin pour l'esprit... aimable... séduisant...

EUGÉNIE. Je ne l'ai jamais vu comme ça.

ALFRED. Parce que vous êtes sa femme...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

mais enfin, pour ne pas se compromettre, voyez comme il m'a mis dans l'embarras.

EUGÉNIE. Au fait... on a vu de ces maris... de ces monstres-là... qui près de leurs femmes.. et qui avec les autres...

ALFRED. Bon!... bon!... vous y êtes... allez...

EUGÉNIE. J'y pense!... ce matin... il a dit qu'il était votre inséparable...

ALFRED. Il a dit ça? j'en suis enchanté. ça ne pouvait mieux se rencontrer... il s'est vendu lui-même.

EUGÉNIE. Je n'en reviens pas!

ALFRED. Ah! si vous aviez pu admirer comme moi les gages charmans qu'il avait en arrivant ici...

EUGÉNIE. Des gages!... il a des gages?

ALFRED. Un nœud de ruban... très-bien fait, ma foi... un gant, et une rose blanche.

EUGÉNIE. Une rose blanche...

ALFRED. Il paraît qu'il les affectionne.

EUGÉNIE. Je lui en donnerai des roses!

ALFRED. Je m'en rapporte bien à vous...

EUGÉNIE. Il verra si c'est au mari à tromper sa femme!

ALFRED, *à part.* Excellente!.. (*Haut*) Le voilà. (*A part en se frottant les mains.*) A vous deux, mes chers amis!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SYMPHORIEN.

SYMPHORIEN, *tenant un verre de vin de Madère, dans lequel il trempe un biscuit en chantonnant ce qui suit :*

AIR *de Fiorella.*

Confiance,
Indulgence!
De l'hymen
C'est le vrai refrain;
Mais, pour prendre patience,
Je trempe un biscuit dans mon vin.

Je ne pourrais jamais attendre le dîner sans cela...

EUGÉNIE, *à Alfred.* Je ne l'avais pas encore remarqué... mais sous cet air de bonhomie je lui trouve un sourire sardonique...

ALFRED. Qu'est-ce que je vous disais? (*A part.*) Brrr!...

SYMPHORIEN. Eh bien! voyons... peut-on lui parler à présent? est-il corrigé, pardonné?... car à tout péché miséricorde.

ALFRED, *à Eugénie.* Le mot à double entente... Il joue sur la situation!

EUGÉNIE, *à part.* On n'est pas plus faux..

ALFRED. Ma foi, mon ami... j'ai tout avoué, je t'en avertis.

SYMPHORIEN. Ah!

EUGÉNIE, *le prenant par la main.* Je sais tout, vous dis-je?..

SYMPHORIEN. Iphigénie..... prends donc garde... tu vas renverser.

EUGÉNIE. Je sais tous les tours que vous jouez à votre femme...

SYMPHORIEN. Moi! des tours... ah!.. mais Iphigénie... regardez-moi...

EUGÉNIE, *furieuse.* Voyez si l'on ne dirait pas... Vous êtes un traître!... un perfide!... un scélérat!

(Elle lui serre le bras et lui fait répandre son vin.)

SYMPHORIEN. Iphigénie!... Iphigénie!... Iphigénie! mais vois donc ce que tu fais? (*Cherchant à tirer son mouchoir.*) Me soupçonner... moi, qui suis la candeur, l'innocence personnifiées...

(Il tire avec son mouchoir les trois gages d'Alfred dont il s'essuie la figure.)

EUGÉNIE. Niez donc, après de pareils gages!

(Elle lui donne un soufflet.)

SYMPHORIEN Ah!.. qu'est-ce qui m'arrive là?

ALFRED, *à part.* Délicieux!

EUGÉNIE, *poursuivant son mari.* Tiens!.. tiens!... en voilà des roses.

SYMPHORIEN. Mon ami, défends-moi. (*Il veut mettre Alfred devant lui, mais celui-ci le repousse en lui disant :*) Laissez-moi, monsieur.

SCENE XVI.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, *accourant.* Eh! mon Dieu!.. qu'y a-t-il donc?...

EUGÉNIE. Il y a, ma chère amie, ce que tu ne croiras jamais.,. que je suis trompée, trahie, (*montrant Symphorien*) par monsieur!

SYMPHORIEN. Par moi?...

SOPHIE. Ce n'est que cela? Faut-il prendre garde à ce que font ces messieurs?... rappelle-toi ce que tu me disais pour Alfred?

EUGÉNIE. Mais c'est un ange auprès du mien!

SYMPHORIEN. Il est un ange à présent... et je suis le diable...

EUGÉNIE. Ton mari est innocent...

SYMPHORIEN. Je ne m'en serais pas doutè.

SOPHIE. Que dis-tu?

EUGÉNIE. C'était bien lui qui écrivait les lettres, obtenait de tendres aveux...

ALFRED. Madame.. arrêtez :

EUGÉNIE. Mais monsieur seul allait aux rendez-vous!...

SOPHIE, *tombant sur un fauteuil.* Grand Dieu !...

ALFRED, *à Eugénie.* Ah ! madame, qu'avez-vous fait ?...

SYMPHORIEN, *tombant sur un fauteuil pour faire pendant à Sophie.* Je suis asphyxié.

ALFRED, *prenant la main de sa femme.* Elle se trouve mal... M'aime-t'elle ?... est-elle vertueuse ?... Sophie ! chère Sophie, reviens à toi... ne crains rien... c'était moi ! c'était bien moi !... toujours moi !

SOPHIE. Est-il vrai ?

ALFRED. Oui, c'était moi... qui te reconnus dès notre première rencontre... et qui fis exprès de tomber dans tous tes piéges.

SOPHIE. Ah ! je respire.

ALFRED. Moi aussi...

EUGÉNIE. Moi aussi.

SYMPHORIEN. Moi aussi... Nous respirons tous !

ALFRED. Avouez que vous méritiez bien cette petite vengeance ?

SYMPHORIEN. Oui, mais tu m'as tout mis sur le dos et ça m'est retombé sur... (*il porte la main à sa joue*) car dans tout cela, Iphigénie, il n'y a que moi de sacrifié. N'importe, ton soufflet est le plus bel éloge de ton amour.

(Il l'embrasse.)

EUGÉNIE. Voilà ce que je me suis attiré par ma gentillesse.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, COLAQUIN, DENISE, VILLAGEOIS.

CHŒUR

AIR *de la Prima Donna.*

Quel beau jour pour le village !
Nous v'nons pour les voir unir.
Quand il arrive un mariage,
Pour nous tous, c'est un plaisir.

COLAQUIN *et* DENISE.

J' vous amenons tout le village,
Il vient pour nous voir unir...
Quand il arrive un mariage,
Pour eux tous c'est du plaisir.

DENISE. Ma marraine, nous v'là... j'nous épousons-t'y ?... Le village est prêt !... Colaquin est prêt !...

SOPHIE. Et toi ?

DENISE. Moi ! j'suis toute prête... si vous voulez le permettre ?

SOPHIE. Eh bien ! oui, mes enfans, rien ne s'oppose plus à votre mariage, car je suis la plus heureuse des femmes.

COLAQUIN. Comme c'est heureux !

ALFRED, *à part.* Allons, ma dignité est sauvée, mais je ne la compromettrai plus...

SOPHIE. Surtout, Denise, ne soupçonne jamais ton mari, et crois toujours à sa fidélité.

COLAQUIN. Tous les homm' est fidèle.

DENISE. Comme les femmes.

COLAQUIN. C'est ça !... Vive la fidélité des hommes et des femmes !

REPRISE DU CHŒUR.

Ah ! quel beau jour pour le village, etc., etc

TOUS LES AUTRES.

Ah ! quel beau jour pour le village,
Nous allons / Vous allez } donc { nous / vous } unir.

SOPHIE, *au Public.*

AIR : *Des Maris ont tort.*

Messieurs, l'actrice la plus sage
Dans le public se plaît à voir
Un amant aimable et volage
A qui ses yeux, avec espoir,
Disent toujours : A demain soir !
Ah ! messieurs, qu'avec bienveillance
Mon rendez-vous soit accepté,
Et daignez payer ma constance
Par un peu de fidélité.

N. B. S'adresser pour la musique nouvelle à M. Ch. Tolbecque, au théâtre des Variétés.

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel